

Georges Brassens

Au music-hall, c'est comme au cirque, on s'y amuse pourvu qu'il y ait de bons chevaux. Georges Brassens, la première vedette engagée par les productions Jacques-Gérard pour la saison de music-hall él à la Comédie canadienne, est un excellent cheval. Il n'était jamais venu à Montréal; il a obtenu hier soir un triomphe. Je dis bien un triomphe comme la Comédie canadienne, à l'étrange destinée, n'en a certainement pas vu dix depuis sa création. Il faut dire que le public était ce soir-là admirable: jeune, nerveux, rieur, manifestant quand cela ne lui plaisait pas. Margot Lefebvre a dû s'en rendre compte qui a chanté "J'ai prié la Madone" au milieu de murmures houleux descendant des balcons. C'était évidemment une provocation que de chanter un tel navet au cours d'un programme dont la vedette était Brassens. Margo Lefebvre a reçu quelques tomates symboliques; elle ne méritait pas mieux par quasiment tout ce qu'elle fait est à refaire: elle s'habille mal (pourquoi cette robe d'enfant de Marie?), son répertoire est choisi en dépit du bon sens, aucune tenue sur scène, une interprétation à tous points détestable. Le music-hall est une dure école; je soupçonne que plus d'une "vedette" de notre télévision s'en apercevront, du moins parmi celles qui auront le courage d'affronter les feux de la rampe. Enfin, n'en parlons plus.

Heureusement Joël Denis, découverte de l'année lors du deuxième "gala du Music-hall

canadien", était là; grâce à lui, les variétés québécoises ont sauvé leur honneur. Je ne dis pas qu'il est parfait. Il lui manque encore quelques années de travail. Il gesticule trop et il lui faudra trouver le courage d'élaguer, de couper dans son numéro afin d'éviter les redites. Il lui faudra oublier Yves Montand et Marcel Amont pour devenir lui-même. Tel quel, cependant, il est fort bien et ne démerite pas sur une scène de théâtre. Joël Denis représente la jeune école canadienne de music-hall. Il a compris qu'une chanson est une chose difficile, très difficile; il a compris que cela se travaille, se prépare, une chanson. Il deviendra grand si les solutions de facilité ne le mangent pas. Misons sur lui, il n'y a pas grand risque.

Les deux autres attractions, Willy et Jo (acrobates) et Benny et Judy (danseurs comiques) sont ce qu'elles sont et ressemblent à toutes les attractions de tous les music-halls du monde. On aime ou on n'aime pas; cela fait passer le temps.

Revenons à Brassens. Jamais chanteur de music-hall n'eut aussi peu de possibilités: il est laid, il chante faux dans la mesure où son ronronnement peut se nommer chant, il a renoncé à toute mise en scène. Cependant, par un curieux revirement de la situation, ce manque extrême de possibilités devient un dépouillement extrême et nous sommes bien forcés de prendre pour de l'art ce qui, dans le fond, n'est qu'im-

Le music-hall par Jean Basile

puissance. Il y a vingt ans, Brassens aurait été hué; on l'acclame en 1961. C'est à l'honneur de notre demi-siècle d'avoir permis aux auteurs-chanteurs de s'exprimer eux-mêmes en ignorant les qualités purement scéniques pour s'attacher à la seule qualité des chansons et voilà ce qui explique, peut-être, le succès de Brassens: la qualité générale de ses oeuvres. J'ai dit le triomphe qu'il a remporté. Quelques personnes, avant le spectacle, en doutaient; j'étais de ces personnes-là. Une personne amie m'a dit que le succès de Brassens tenait peut-être à ce que ses chansons sont par instants... gailardes. Il est vrai que la salle a fortement réagi aux gros mots. Mais elle a réagi de même, c'est-à-dire en applaudissant frénétiquement, aux chansons les plus anarchistes de Brassens et de telle sorte que l'on a pu sentir un vent de liberté souffler à la Comédie canadienne. J'aimerais que le triomphe de Brassens fût directement en fonction de ce sentiment de liberté qu'il est le seul, parmi les chanteurs, à savoir communiquer à une foule. C'est en ce sens que je dirai que Georges Brassens n'est pas un chanteur mais cela n'a aucune importance. D'ailleurs le public ne s'y trompe pas. Voilà un artiste authentique comme peu. Bravo.

Le Devoir, Montréal

25 septembre 1961